

(*Consciousness and Action among the Western Working Class*, 1973, p. 13), l'auteur, tout en reconnaissant que des progrès ont été accomplis, n'en conclut pas moins que, dans le contexte soviétique, « it is reasonable to say that we have no evidence that all four elements have yet come together, or are likely to do so in the near future » (p. 10). Walter Connor a le grand mérite — et c'est là seulement l'une des multiples qualités de cet ouvrage soigné et minutieux — d'avoir posé la question; les ouvriers de l'ex-Union soviétique devraient donner eux-mêmes la réponse dans les prochaines années.

J. Guy Lalande
St. Francis Xavier University

Regina G. Kunzel — *Fallen Women, Problem Girls: Unmarried Mothers and the Professionalization of Social Work, 1890–1940*. New Haven and London: Yale University Press, 1993. Pp. 264.

« Femmes déchues », « repentantes » comme les appelaient les Soeurs de la Miséricordes, « filles à problèmes » diront les travailleurs sociaux, « névrosées » ajouteront les psychologues. L'étiquetage évoluera avec la représentation et l'expérience de la maternité hors norme, c'est-à-dire indépendante des liens matrimoniaux. Cette évolution, non seulement d'une expérience mais aussi d'une interprétation et d'une représentation, forme la substance de l'ouvrage de l'historienne Regina G. Kunzel.

La période étudiée va de l'établissement des maternités pour celles qu'on appelaient les filles-mères, dans la dernière décennie du XIX^e siècle, jusqu'à 1945 quand le travail social se trouve bien imposé dans les services offerts à ce groupe de « clientes ». L'auteure a puisé dans les très éloquentes archives des Florence Crittendon Homes, cette chaîne de maternités qui s'étendaient de Chicago à New York en passant par presque tous les états de l'est américain, de l'Armée du Salut, et du *Social Welfare History Archives* pour cerner aussi étroitement que possible trois histoires concurrentes : celle des protestantes évangélistes, celle des spécialistes en travail social et celle des mères célibataires. Trois groupes de protagonistes dont l'expérience se superpose et s'entrecroise, chacune affectant celle des deux autres. Dans un champ plus vaste se trouve ici retracée la transformation du sens attribué au travail social, à la maternité, à la sexualité, à la famille et à la transgression des valeurs traditionnelles, avec en filigrane l'omniprésence des rapports sociaux de sexe.

Depuis des siècles des femmes charitables, souvent membres de communautés religieuses, ont oeuvré auprès de leurs soeurs défavorisées. À la fin du XIX^e siècle, les protestantes évangélistes, en particulier les officiers de l'Armée du Salut, ont fait des mères célibataires leur objet de prédilection, déplaçant vers elles le zèle réformateur qu'elles avaient déjà porté sans grand succès sur les prostituées. Dans toutes les grandes villes américaines, elles établirent des institutions soit sous les auspices d'églises protestantes, soit sous celles de sociétés missionnaires laïques. Quelques décennies plus tard, ces réformatrices évangélistes virent leur champ d'action

disputé par des spécialistes en travail social. Dans cette concurrence entre ce qu'on vint à qualifier d'amateurisme et le professionnalisme ascendant, le combat s'est avéré inégal. La transition fut douloureuse pour la première génération et frustrante pour les travailleurs sociaux soucieux d'établir leur nouveau statut professionnel.

Pendant les années 20 et 30, se sont affrontées non seulement deux générations mais deux approches, deux idéaux qui ont formé le milieu dans lequel des milliers de mères célibataires se sont préparées à leur accouchement. L'inspiration religieuse des protestantes les poussait à miser sur les valeurs spirituelles et à imposer des règles sévères pour réaliser la rédemption de leurs pensionnaires, rédemption fondée sur des vertus essentiellement féminines et facilitée par des sentiments de solidarité et de sympathie. Le passage de la philanthropie et de l'apostolat au professionnalisme introduisit une approche scientifique propre au progressivisme américain de l'époque. À l'amateurisme devait succéder des valeurs plus objectives, une approche neutre et analytique et une typologie toute moderne. Dans le concret, on inaugura l'ère des histoires de cas. On remettait aussi en question les causes de la maternité toujours qualifiée d'illégitime, son traitement et enfin le but de toute intervention auprès des mères célibataires.

Regina Kunzel montre comment cette nouvelle orientation réinterprétait l'histoire des mères célibataires. Celles-ci seront désormais considérées comme des inadaptées et on visera à favoriser leur adaptation plutôt qu'à réformer leur milieu et leur inculquer un code spirituel, comme s'engageaient à le faire celles désormais disqualifiées par leur approche non scientifique. Ainsi, alors que les missionnaires privilégiaient le récit de la séduction de victimes souvent innocentes, les travailleurs sociaux reportaient sur leurs « cas » la responsabilité de leur grossesse.

Parmi les bouleversements qui ont accompagné la seconde guerre remarque un changement dans la composition raciale de mondiale, la clientèle des maternités. Les professionnels, s'inspirant de la psychiatrie, distinguent deux classes de mères célibataires : celles de race blanche, de la classe ouvrière et de plus en plus de classe moyenne, qui doivent abandonner leur enfant et sont souvent diagnostiquées comme souffrant de troubles psychologiques; celles de race noire dont la culture, jugée plus tolérante de la déviance, devrait permettre la garde de l'enfant. Les premières souffrent de pathologie individuelle, les deuxièmes de pathologie culturelle.

Les rapports sociaux de sexe interviennent dans l'affirmation du statut professionnel du travail social. L'identification des évangélistes à l'approche scientifique et aux valeurs soit-disant masculines les portaient à se démarquer de leurs prédécesseuses jugées trop féminines. Les soins accordés aux mères célibataires ne relevaient désormais plus de la philanthropie et du missionnariat, mais devenaient l'objet du travail de professionnels jouissant d'une formation qu'elles voulaient indépendante de la féminité. On encourageait donc le recrutement d'hommes auxquels on promettait un salaire de deux à trois fois plus élevé que celui de leurs consœurs. En 1930, ils formeront tout au plus 30 p. 100 des professionnels du travail social où ils occuperont les échelons supérieurs et les positions administratives plus prestigieuses.

L'ouvrage, centré sur les débuts de la professionnalisation du travail social auprès des mères célibataires, ne manque pas de se pencher sur la réaction de ces dernières

aux changements dont elles faisaient les frais. Dans la mesure où les sources leur prêtent la parole, l'auteure tente de souligner leur autonomie et leur rôle dans l'utilisation des services offerts. Ainsi, certaines se méfient des travailleuses sociales qui commettent des indiscretions, plusieurs tentent de les manipuler en présentant une histoire plus conforme à l'image qu'elles veulent projeter. Sans histoire orale, lettres ou journaux intimes, leur version demeure filtrée par le prisme des rapports et des histoires de cas.

En conclusion, l'auteure souligne l'ironie de ce combat gagné par le travail social. Après s'être distancié de la philanthropie et de l'apostolat, il devra envisager l'essor et la concurrence de la psychiatrie dont les pratiquants seront majoritairement des hommes. Il en résultera, à partir de la fin des années 40, une perte de statut pour les travailleuses sociales et le remplacement de spécialistes, en majorité des femmes, par un autre groupe de spécialistes, cette fois en très grande partie des hommes. L'après-guerre voit donc un déplacement de compétences et de schémas explicatifs, de la dominance du féminin à l'hégémonie du modèle masculin : la majorité des médecins, des psychiatres, sont des hommes.

L'auteure, en traçant une évolution qui s'étend sur cinq décennies, se garde bien de tomber dans la nostalgie de l'ère où les professionnels n'avaient pas encore évincé les rapports humains, mais elle réserve quand même ses plus fortes critiques pour les nouveaux experts qui transformeront les filles déchues en cas sociaux. Elle fait un réel effort pour saisir l'expérience des premières concernées, mais dans ce cas on se demande pourquoi elle n'a pas consulté les dossiers médicaux qui viennent recouper informations fournies au personnel des institutions. Il est difficile d'obtenir des entrevues avec des personnes qui préfèrent habituellement oublier un passé douloureux, mais un peu d'histoire orale permettrait d'étoffer les témoignages de seconde main.

L'étude se concentre sur la professionnalisation du travail social uniquement en ce qui concerne les mères célibataires, devenues dès la deuxième décennie du siècle la cible de toutes les personnes intéressées au travail social (p. 36). On se demande si la transition entre l'action des évangélistes et celle des professionnels fut seulement difficile sur la scène des institutions pour mères célibataires, comme le laisse supposer l'auteure (p. 141), ou si le même scénario ne se serait pas aussi répété dans les orphelinats ou dans les écoles de réforme?

Une étude d'institutions catholiques inviterait la comparaison. L'Hôpital de la Miséricorde à Montréal offrait des services similaires à ceux des Florence Crittenton Homes mais, contrairement aux protestantes, les religieuses n'ont jamais minimisé la fonction de refuge de leur institution, ni le besoin de cacher leurs pensionnaires à la fois pour éviter le scandale et pour les aider à refaire leur vie par la suite. Par ailleurs, même avant les années 40, seule une petite minorité de mères célibataires sortaient de cet hôpital avec leur enfant.

On souhaiterait certaines études longitudinales pour évaluer le « succès » de chaque approche. Par exemple, les évangélistes faisaient souvent signer des contrats pour engager les mères célibataires à garder leur bébé. Combien de temps celles-ci pouvaient-elles remplir cet engagement? Les contraintes de leur travail — car elles étaient habituellement placées comme domestiques — les forçaient peut-être à

devoir abandonner leur enfant. Qu'advenait-il si elles changeaient de position, si elles laissaient le service domestique? Les travailleurs sociaux proposaient l'adoption mais, bien avant, de nombreuses mères, incapables de garder leurs enfants, les confiaient déjà à des parents adoptifs soit de façon formelle ou informelle.

Notons enfin que cet excellent ouvrage est complété par une impressionnante bibliographie sur les mères célibataires et sur le travail social aux États-Unis. Une telle étude est très pertinente à la recherche qui se poursuit présentement au Québec sur l'histoire des professions féminines comme la diététique et la physiothérapie (Fahmy-Eid et Charles), la pharmacologie (Colin) le nursing (Petitat, Daigle, Cohen), et le travail social (Groulx).

Andrée Lévesque
Université McGill

Craig M. Cameron — *American Samurai: Myth, Imagination, and the Conduct of Battle in the First Marine Division, 1941–1951*. Cambridge: Cambridge University Press, 1994. Pp. xiii, 297.

Some wars approach the abstraction of total violence nearer than others. According to Craig M. Cameron, this is not because, as Karl von Clausewitz intimated, organized violence enervates the natural but unpredictable, uncontrollable force of human hatred. Rather, he argues, hatred is readily manufactured for war by the societies and organizations that wage it, largely through the manipulation of abstract images. This imparts an "interactive and integrative" quality to the Clausewitzian model whereby seemingly rational decisions affect and are affected by myth and imagination (p. 6). What the men of the First Marine Division thought about themselves, their enemy, and the world around them affected profoundly the character of the Pacific war. Its barbarity was driven by the mental images they carried into battle.

These were many years in the making. Long before Guadalcanal, their military experience and American popular culture had led Marines to think of themselves as an elite military group defending American democracy. Their unique amphibious warfare doctrine seemed proof of this. An exalted self-portrait led easily to a view of themselves as the country's warrior representatives, "a kind of American samurai class" (p. 30). Hollywood bolstered these myths, while inter-war colonial occupation duties imparted or solidified racial stereotypes. Historical experience and popular mythology, however, were not enough. The Marine persona was carefully cultivated by the Corps itself through rigorous training and indoctrination in the "hypermasculine" ideals of a rigidly hierarchical military structure. The crude objectification of women, which most initiates accepted wholeheartedly, was a crucial aspect of this process. For the Marine, one officer remembered, "the Corps [was] his religion" (p. 63).

The conduct of the Pacific war was also affected by Marine images of their enemy, the Japanese, and of their primary inter-service rival, the Army. Of the two, the former was certainly the most important, although the latter's effect on tactical